

Le temps du lecteur

Retrouvez les fiches
du PREAC Littérature sur
www.auvergnerrhonealpes-livre-lecture.org

Le romancier, à force de ténacité, a terminé son chef-d'œuvre. Il a obtenu de sa maison d'édition qu'elle ne le galvaude pas. Le lecteur ou la lectrice, quel que soit son contexte de lecture, le découvre ébloui, abandonne tout et s'élève ainsi à la littérature. Et si ce cliché-là aussi était faux ? Et si la littérature c'était ce qui se produit entre un auteur ou une autrice et des lecteurs ou des lectrices par le truchement d'un livre ? Et si, fatalement, cela induisait de tenir compte de celles et ceux qui lisent, au moment où l'on raconte ?

Ce texte se présente sous la forme d'un entretien mené par Maëlle Sagnes, enseignante-formatrice et animatrice de rencontres littéraires, avec l'auteur Vincent Villemillot. Il reprend leur conversation menée à l'occasion de la Résonance 2025 du PREAC Littérature « Les temps de l'auteur ».

Vous écrivez pour des lecteurs adolescents et jeunes adultes. Cela induit-il d'emblée des choix d'écriture ? Savez-vous dès le début du roman à quel public vous allez vous adresser ?

Certains collègues disent qu'ils écrivent d'abord pour eux-mêmes, d'autres qu'ils découvrent après coup si c'est un texte jeunesse ou adulte... J'avoue que, dans les deux cas, je n'y crois pas complètement. Personnellement, j'adresse toujours mon texte, à des lecteurs, lectrices... Et si je ne sais pas forcément « qui » au moment de l'élan initial, je le décide vite, parce que les questions posées peuvent être les mêmes, mais elles ne se posent pas de la même façon selon que mes personnages ont quinze, vingt ou trente ans. Surtout lorsque j'ai un narrateur. Je constate que, souvent, quand j'écris à la première personne, c'est pour m'adresser à un lecteur plus jeune. Comme si mon narrateur ou ma narratrice m'obligeait davantage encore à « me mettre dans les pas » de mon personnage principal – donc, paradoxalement, hors de moi. Mais ce n'est pas une science exacte, un roman écrit à la première personne, avec une narratrice de seize ans, a fini sa course dans les rayons de « littérature générale »...

Vous parlez de *Fais de moi la colère* ? Donc, parfois, les choses se décident après l'écriture ? Au vu du texte ?

En l'occurrence, cela s'est fait par accident. J'avais obtenu une bourse de création auprès de la commission « littérature jeunesse » du Centre national du livre (CNL), pour ce projet, que je portais dans ma tête depuis des années : soudain, des morts remontent du fond d'un lac franco-suisse. D'où viennent-ils ? Pourquoi ? Ce luxe inattendu d'avoir tout mon temps pour l'écriture m'a poussé à faire une expérience : je n'en parle pas à mon éditeur, j'écris, et ensuite, je vois... Eh bien, j'ai vu ! Alors que je pensais sincèrement l'écrire pour des ados, « ma » maison d'édition et d'autres, que je connaissais bien, m'ont refusé ce texte, me conseillant de le publier en littérature générale. Et elles avaient raison, puisque je l'ai envoyé à une maison de littérature générale, qui l'a accepté aussitôt. Mais une fois actée la sortie en « adulte », j'ai pas mal modifié le texte, et ce de ma propre initiative, sans que l'éditeur le demande. Parce que je n'adresse pas la même histoire à des adultes et à des ados, même si les personnages avaient seize ans dans les deux cas...

La distinction des lecteurs auxquels on s'adresse, les changements que ça implique, c'est une question de niveau de langue, de narration ?

En fait, c'est d'abord une façon de raconter l'histoire, et même de faire le choix de la raconter. Sur ce point, les choses changent de plus en plus... Ainsi, quand je m'adresse à des lecteurs pour qui le mode de narration littéraire n'est pas familier, je ne raconte pas de la même façon. Par exemple, quand je raconte une histoire à des lecteurs ou des lectrices qui, par ailleurs, consomment des jeux vidéo, ou quand ces lecteurs sont plus familiers des mangas ou de la série que du cinéma ou du roman graphique, le projet est forcément différent, l'histoire cherche un autre rythme, d'autres respirations. En ce sens, c'est presque davantage affaire de « genre littéraire », de codes narratifs, que d'âge : la littérature « jeune adulte » est devenue un « genre », lu autant par les adultes que par les ados, et qui obéit à des règles. Quitte, comme toujours dans la littérature de genre, à jouer avec ces codes, à les tordre, les casser, les transgresser.

On constate globalement une désaffection des « jeunes adultes » pour la lecture. Cela joue aussi dans votre façon d'envisager « l'adresse » ?

C'est lié en partie aux difficultés à lire, tout simplement, je vois le changement en quinze ans. Des textes que les lecteurs pouvaient aborder en 6^e le sont désormais en seconde... Et les neurosciences font le bilan de plusieurs décennies d'écrans puis de réseaux sociaux. Le temps du livre est donc peut-être derrière nous, en tout cas, j'en prends le parti : j'écris pour une génération de « non-lecteurs ». Je peux, bien sûr, m'en moquer. Mais c'est au contraire un sujet qui m'intéresse. Parce que je crois à la littérature comme possibilité d'offrir une narration complémentaire, subversive, en tout cas divergente, racontant d'autres choses, émettant d'autres points de vue. Mais pour qu'elle puisse le faire, encore faut-il qu'elle soit lue, donc qu'elle accepte de faire plusieurs pas vers les lecteurs. Et ça induit des changements dans la narration, à tous les niveaux : dans le choix d'une tomaton, la taille des chapitres, etc.

Ce qui veut dire qu'on ne fait pas les mêmes livres aujourd'hui ?

Un acteur expliquait qu'une grande plateforme lui avait demandé, dans le cadre de l'écriture d'un film, de délivrer les mêmes informations trois ou quatre fois tout au long du long métrage, puisqu'on sait que, pendant le visionnage, les spectateurs sont désormais également occupés – et distraits – par leur téléphone portable. Est-ce que c'est encore possible de proposer un roman à quelqu'un qui le lira « tout en faisant autre chose » ? Ou est-ce qu'on ne s'adresse plus qu'à ceux qui sont partants pour perdre pied ? Qu'est-ce que tu choisis ? Tu refuses ? Tu intimes au lecteur : « Change, au moins le temps de ce livre ! » ou bien tu te dis : « OK. Les ados ont désormais vingt minutes d'attention effective, de disponibilité, et encore, s'ils sont happés par l'histoire », donc tu raccourcis tes chapitres, tu organises des *cliffhangers* dans ton récit toutes les quinze pages, tu commences *in medias res* pour happer d'emblée ton lecteur ? Ce sont des choix respectables... De mon côté, je fais le choix d'aller vers mon lecteur, d'essayer de l'empoigner pour qu'il reste avec moi. De ne pas écrire « pour la postérité » mais dans mon époque (exactement comme les « feuilletonistes » du XIX^e écrivaient dans leur époque, comme les romanciers-scénaristes installés à Hollywood le faisaient aussi), parfois contre elle et contre son bain culturel général, mais en tenant compte d'elle. Et en croisant les doigts pour que ça permette précisément au livre de durer un peu.

Mais n'y a-t-il pas trop de livres ?

Vous vous êtes beaucoup interrogé, et vous continuez à le faire, sur l'écriture, la surproduction éditoriale, la question du « trop de livres » pour quels lecteurs... Où en êtes-vous de ces questionnements ?

Alors que les lecteurs lisent moins, ou pas, on publie toujours plus de livres. Et même les lecteurs les plus voraces ont moins de temps qu'avant pour lire. Sans parler de ceux qui lisent un seul genre, presque toujours le même livre. Alors on fait quoi ? On arrête de publier des nouveautés ? On republie les chefs-d'œuvre, qui suffiraient à remplir toute une vie de lecture, avec une nouvelle couverture ? Et moi, qui ai eu la chance de publier une trentaine de romans, est-ce que j'arrête d'écrire ou est-ce que je continue ? Faut-il continuer de publier et, surtout, que publier ? Aujourd'hui, parce que j'ai la chance que certains de mes romans publiés il y a quinze ans soient toujours lus, mon critère essentiel, c'est de faire des livres qui me paraissent vraiment neufs. De ne pas répéter une formule que j'aurais trouvée ni répéter des histoires déjà écrites par d'autres. En termes de dystopie, je n'ai pas envie de faire « mon 1984 », je préfère que les gens lisent 1984. Les bons livres durent, donc il n'y a pas de nécessité à les « réactualiser ». Un nouveau roman « s'intègre » dans une bibliothèque, il vit à côté d'autres livres, parfois écrits il y a 15, 30 ou 100 ans. Mais tel ou tel

roman dystopique peut toujours être un chemin vers Orwell...
Par ailleurs, je suis certain que la littérature a encore des moyens pour dire des choses « sur », des choses « à propos » d'un monde neuf, dont les questions changent. Et aussi des choses « contre » : contre les narrations majoritaires, contre les facilités scénaristiques, contre les silences. Dire la guerre autrement que comme dans un jeu vidéo en FPS (*First Person Shooter*, jeu de tir en vue subjective), l'amour autrement que dans un porno (ou une « dark romance »), le temps, son entrelacement et ses accélérations, autrement que dans une série... Et ça, forcément, ça crée de nouveaux projets, au fur et à mesure que les narrations majoritaires changent. Et ça implique de continuer d'écrire.



Consulter les fiches
« [Le temps de l'édition](#) »
et « [Le temps de l'écriture](#) »,
collection « Matière à réflexion ».

Fiche réalisée par Maëlle Sagnes,
coordinatrice d'événements culturels,
enseignante-formatrice, animatrice
de rencontres littéraires, et [Vincent
Villeminot](#), auteur, dans le cadre de la
Résonance 2025 du PREAC Littérature
« [Les temps de l'auteur](#) ».